

Pour Saurant 4-12-52

Parisien de Paris, né le 30 janvier 1893, de père et de mère nés à Paris.

Sixième d'une famille de sept enfants.

Mon grand-père paternel fut passementier pour dames sous le Second Empire; je pense à lui quand je vois un Winterhalter. Mon père, également passementier, rompit avec la tradition du travail à la main, et eut recours aux machines. J'ai été élevé dans le bruit des métiers Jacquard. Goût familial des formes et des couleurs.

Ma première émotion artistique, en dehors de la maison: une affiche de Chéret, sur un mur de la rue de Belleville, près du Lac Saint-Fargeau, où mon mon père avait son atelier.

Ecole communale. Ecole primaire supérieure Colbert, où l'on entre par voie de concours et où les études sont gratuites. Mon père, qui avait lu Méline, rêvait de faire de moi un ingénieur agronome. Lorsqu'il se retira à la campagne, je refusai de l'y suivre, incapable déjà de me passer des musées de Paris, des Concerts Colonne, etc.

Petits emplois dans une banque, un magasin de nouveautés. Puis Montmartre, le Lapin Agile où je connus Picasso, Max Jacob, Pierre Mac-Orlan.

Débuts aux Hommes du Jour, en 1912, par un article sur l'exposition, chez Bernheim-Jeune, des Venise de Claude Monet. Dès mon troisième article, je suis remarqué par Frantz-Jourdain qui me recommande à Louis Vauxcelles dont je ~~deviens~~ deviens le secrétaire et qui me fait entrer à Gil Blas où mes camarades s'appellent André Salmon, Maurice Raynal, Francis Carco. Grande année, cette année 1912: rétrospective Henri Rousseau; à la même Galerie), les Futuristes Italiens, Auguste Chabaud; chez Druet, exposition Friesz retour du Portugal. Je suis fixé; j'ai choisi ma

128

voie et mes amis. J'écris sur Utrillo encore inconnu. Guillaume Apollinaire me cite dans son livre sur les Peintres Cubistes; il m'honore de son amitié.

La guerre. Chasseur à pied. Blessé en 1916, au début de la bataille de Verdun.

Après la guerre, je publie deux romans; le second, intitulé les Forces, puis la Maison Renversée, me vaut la voix de Lucien Descaves à tous les tours d'un Prix Goncourt. On me prédit un grand avenir de romancier social. Ce roman a pour fond la révolution de 1848.

J'ai fait entre temps la connaissance de Gustave Geffroy, mon véritable maître et mon grand protecteur. Ayant pris la direction de la collection des Maîtres Anciens et Modernes, il me demande le quatrième volume de cette collection, un Dürer, dont il écrit la préface. Il me présente à Henry Floury qui publie de moi, dans la collection "La Vie et l'Art Romantiques", une étude sur les frères Deveria.

Autre date importante (pour moi): Henri Clouzot me fait entrer chez Larousse pour la rédaction du Larousse du XXe Siècle où je suis l'auteur des articles sur l'histoire des arts décoratifs, des mœurs, des coutumes (plus de cinquante mille lignes). Ce qui me permet, tout en gagnant ma vie, de continuer mes études.

Pour le reste, tous les convives me connaissent. J'ai été du premier numéro des Nouvelles Littéraires, où j'écris encore. J'ai collaboré à l'Art Vivant, du premier au dernier numéro. J'ai collaboré à presque tous les journaux parisiens, presque toutes les revues d'art.

J'ai publié <sup>en librairie</sup> des études sur Géricault, Daumier, Despiou, Dufy,

